



H

LES HISTORIQUES

H HARLEQUIN

Meriel Fuller
LA TRAHISON D'UNE LADY

À PROPOS DE L'AUTEUR

De son propre aveu, Meriel Fuller est fascinée par l'Histoire et le pouvoir de l'amour. Ses récits passionnants, où les bourrasques de l'Histoire et les tempêtes du cœur ont un rôle égal, se nourrissent de cette double fascination.

MERIEL FULLER

La trahison d'une lady

Traduction française de
HÉLÈNE ARNAUD

LES HISTORIQUES

 HARLEQUIN

Collection : LES HISTORIQUES

Titre original :

THE KNIGHT'S FUGITIVE LADY

© 2013, Meriel Fuller.

© 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Sceau : © ROYALTY FREE/FOTOLIA

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-1166-0 — ISSN 1159-5981

À mes enfants, Fin et Verity

Chapitre 1

Côte est de l'Angleterre — septembre 1326

— Tu as réussi ? murmura Waleran, à plat ventre dans l'herbe.

Depuis le sommet de la butte, Katerina lui répondit par un sourire triomphant.

— Oui ! lança-t-elle en agitant la lourde sacoche dans laquelle elle venait de ranger sa fronde.

Elle redescendit prudemment jusqu'aux arbres, camouflée, dans la végétation rampante, par les teintes neutres de ses vêtements d'homme trop grands — des vêtements qu'elle avait choisis pour cacher ses formes féminines.

À l'idée de manger du lapin rôti au petit déjeuner, son estomac vide gargouilla bruyamment. Il y avait trois jours qu'elle n'avait pas avalé de viande. Toute la troupe s'était rabattue sur le reste d'un sac de grains qu'on avait transformés en gruau puis en bouillie claire pour nourrir tout le monde. John allait être heureux de les voir revenir les bras chargés, après cela : le lapin que Katerina venait d'attraper était assez gros pour rassasier au moins la moitié de la troupe.

— Allez, viens ! lâcha Waleran en se redressant.

Il était maigrichon dans sa tunique rapiécée couverte de rosée.

— Il est encore tôt, protesta Katerina, les yeux pétillants de malice.

En effet, le soleil commençait à peine à darder ses rayons par-dessus l'horizon, illuminant d'or l'écorce pâle des bouleaux et faisant luire les quelques cheveux fauves qui s'échappaient de son capuchon. Elle tapota son sac rempli et ajouta :

— Ce lapin ne nourrira pas tout le monde...

Waleran se tassa un peu, l'air maussade.

— Je ne veux pas qu'on prenne de risques, Katerina. Même aussi tôt, on pourrait tomber sur des hommes du comte et ils nous arrêteraient pour braconnage.

Katerina haussa les épaules.

— Depuis quand on se laisse surprendre, toi et moi ? De toute manière, le comte a bien assez de gibier. Un lapin ou deux de moins, cela ne doit pas changer grand-chose pour lui !

— Nous n'avons qu'à retourner au camp par la plage, suggéra son ami. Les poissons sont gratuits, eux.

— Très bien.

Katerina prit le bras de Waleran et se mit en route.

— Nous allons faire les choses à ta façon, ce matin. Lapin rôti et poisson, que demander de mieux ?

D'une petite main fine, Katerina rabattit son capuchon sur son visage pour dissimuler les nuances lumineuses de ses cheveux.

Un léger amusement envahit Waleran.

— Tu t'oublies ? demanda-t-il en jetant un rapide coup d'œil à leurs bras enlacés. Deux garçons qui se tiennent la main ? Cela risque d'attirer l'attention, non ?

— Oh ! s'écria Katerina, rougissante.

Son rire clair résonna sous les arbres, porté par la petite brise qui faisait danser les feuilles jaunies au-dessus de leurs têtes.

— Pardonne-moi, je n'y pense plus, parfois...

— C'est pour ta propre sécurité, Katerina, répondit Waleran dans un sourire, en la couvant d'un regard doux.

Qui aurait pu le deviner ? songea-t-il en marchant avec elle dans la forêt, conforté par leur silence amical uniquement troublé par le froissement des feuilles mortes sous leurs bottes fatiguées. La fille d'un seigneur, rien que ça, contrainte de devenir simple acrobate dans une troupe itinérante de saltimbanques... Aucun des autres artistes, jongleurs, bouffons et musiciens, ne savait qui elle était réellement, ni d'où elle venait. Tout ce qu'elle avait voulu, c'était trouver un moyen de se cacher et de disparaître.

En approchant de la berge, on voyait les arbres s'écarter, plus clairsemés. Le vacarme des vagues atteignait son apogée sur les galets avant de se muer en bruit de succion, en inspiration profonde qui précédait un nouveau tonnerre. Les pins courbés, à la lisière du bois, firent bientôt place à des buissons d'épine noire, et à des ronces faméliques étendues sur le sable. Un vent puissant soufflait, froid et mordant, venant tout droit des landes des pays du nord. Katerina se crispa un peu, les bras croisés pour se protéger des assauts de la brise qui traversait sa tunique fine et sa chemise usée. Les yeux mouillés par l'air glacial, elle se tourna vers le large estuaire et les marais saumâtres que l'on voyait s'étendre plus loin, jalonnés de bancs de sable boueux et traîtres recouverts d'oiseaux gris dont les becs jaune vif parsemaient l'uniformité triste de la terre.

Descendant jusqu'au bord du marais, Waleran et elle s'engagèrent prudemment sur le sol souple en direction de la plage. Plus ils approchaient, plus les vagues grondaient, s'écrasant sur la berge dans un bouillonnement d'écume. À leur gauche, quelques dunes couronnées d'herbe s'élevaient de l'eau, exposant au soleil matinal leurs flancs de sable sillonnés d'argile. Alors que Katerina

contournait la base de la dune la plus proche, le vent s'engouffra dans sa cape. Waleran marchait devant elle, fort de ce rôle de protecteur qu'il affectionnait tant. Soudain, il s'immobilisa puis recula vivement, tendant un bras en arrière pour arrêter Katerina.

— Qu'est-ce... ? lâcha-t-elle, surprise par son geste. Ce fut alors qu'elle vit...

Plus loin sur la berge, baignée par les premiers rayons rosés de l'aube, se trouvait une flotte d'une trentaine de navires rassemblés près de la plage. Leurs voiles carrées battaient dans le vent, taches de couleur incongrues au milieu du paysage. Des chevaux — de grands destriers de guerre musclés à la robe luisante qui piaffaient de peur à l'idée de s'approcher de l'eau — étaient conduits sur des rampes de bois jusqu'à la berge recouverte d'écume. Et des centaines d'hommes vêtus de cottes de mailles scintillantes, coiffés de casques d'acier, grouillaient autour des navires, courant maladroitement dans l'eau pour atteindre la terre ferme. Certains s'étaient déjà mis en selle et chevauchaient en tous sens en criant des ordres dans une langue gutturale que Katerina ne reconnaissait pas.

— Seigneur ! s'étrangla Waleran. Qui sont ces gens ?

Dans le soleil levant, les boucliers métalliques des soldats reflétaient la lumière et il était difficile de reconnaître leurs armoiries. Le cœur battant, Katerina plissa les paupières et tenta de se concentrer sur le bouclier le plus proche. Il était peint en bleu nuit et orné d'une fleur de lys dorée. Une couronne richement décorée surplombait l'ensemble. En un éclair, Katerina sentit son estomac se nouer et une vague de panique l'envahir. Ses jambes se mirent à trembler.

— C'est la reine, Waleran, parvint-elle à murmurer. La reine Isabelle... d'Angleterre !

Troublée, elle leva une main à son visage. Cela n'avait pas de sens.

— Je ne comprends pas : ces soldats ne sont pas des chevaliers anglais...

Waleran pâlit à son tour et empoigna Katerina par le bras.

— C'est mauvais signe ! Nous devons partir, et vite. Quittons cette plage : c'est dangereux, ici.

Consciente de la note d'angoisse qui perçait dans la voix de son ami, Katerina prit son élan et sauta habilement par-dessus le fossé qui s'étendait derrière eux. L'ourlet trop large de sa tunique flotta un instant autour de ses cuisses fines recouvertes d'un pantalon de laine. Elle sentit Waleran hésiter, dans son dos, mesurant sans doute la largeur du trou et se demandant s'il serait capable de sauter à son tour sans tomber.

— Je te tiens ! cria soudain une voix bourrue de l'autre côté du fossé.

Katerina se retourna et vit quelqu'un tirer brutalement son ami par la ceinture et le traîner sans douceur dans le sable humide. Horrifiée, elle put voir la terreur s'emparer de Waleran, qui ne semblait même pas avoir le courage de regarder en arrière pour découvrir le visage de son assaillant.

Quatre ou cinq soldats s'étaient rassemblés autour de l'ami de Katerina. Le plus âgé — et le plus gros — tenait fermement Waleran, l'empêchant de fuir. Leur identité ne faisait plus aucun doute, à présent : Katerina voyait clairement la fleur de lys dorée brodée sur leurs vêtements bleus et leurs écus. Des casques d'acier dissimulaient leurs visages, et leurs corps étaient recouverts de mailles argentées.

— Qu'est-ce que tu as dans ce sac, mon gars ? lança l'homme qui détenait Waleran, et qui semblait être le chef, avec un petit signe de tête en direction de la besace de Katerina.

À travers les fentes de son heaume, on pouvait percevoir l'éclat mauvais de ses petits yeux.

— Laissez mon ami partir et je vous le dirai ! répliqua Katerina.

Rongéant son frein, impuissante, elle regarda Waleran lutter contre son assaillant. Petit et maigre comme il l'était, il ne réussirait jamais à se débarrasser de cette brute... Et Katerina n'aurait pas pu l'aider, même si elle avait repassé le fossé dans l'autre sens. Elle n'était pas assez forte pour repousser un homme aussi grand. Cependant, tout son corps se tendait vers son ami, répondant à un instinct animal protecteur.

Le regard du chef se fit plus sombre. Il secoua Waleran sans ménagement, les yeux toujours fixés sur Katerina.

— Ne joue pas avec moi, mon gars, lança-t-il d'une voix menaçante. Tu n'es pas en position de négociateur. Je vais te le demander encore une fois : qu'y a-t-il dans ton sac ?

L'un des autres soldats, plus jeune, se dandina d'un pied sur l'autre.

— Calme-toi, Bomal, dit-il. On ne nous a pas envoyés en éclaireurs pour torturer les paysans, tu sais.

— Tais-toi ! aboya le dénommé Bomal.

Le cœur battant, Katerina leva une main à sa tête pour vérifier que son capuchon était bien en place et dissimulait la finesse de ses traits. Si jamais ces hommes devinaient qu'elle était une femme, la situation risquait de devenir bien plus dangereuse encore pour elle.

Le chef de la troupe se tourna de nouveau vers elle et la dévisagea, attendant sa réponse.

— J'ai un lapin là-dedans, admit-elle de mauvaise grâce en faisant un effort pour parler d'une voix grave.

— On braconne sur les terres de son seigneur, hein ? grinça le soldat. Donne-moi ce sac.

En dépit de la peur qui lui glaçait le sang et du regard implorant de Waleran qui la suppliait d'obéir à son assaillant, Katerina serra plus fort sa besace contre elle.

— Laissez mon ami partir et je vous lancerai le sac.

Le soldat partit d'un gros rire mauvais. Il tira un

couteau à lame courte de sa ceinture et en plaqua le tranchant contre la gorge de Waleran. L'acier brilla d'un éclat froid, mortel.

— Que va-t-il falloir que je fasse pour que tu te décides ? cria-t-il.

Le sang de Katerina ne fit qu'un tour. Tremblante de peur, elle lança le sac aux hommes. Le chef rangea son arme et attrapa le paquet de ses grosses mains boudinées.

— Merci beaucoup, jeune homme ! s'écria-t-il d'un air moqueur avant de poser une lourde patte sur l'épaule de Waleran. Quant à toi, mon garçon, tu viens avec nous. Nous avons besoin d'un guide pour atteindre le village le plus proche.

— Lâchez-le ! supplia Katerina d'une voix dange-reusement aiguë.

Arrêtez de jouer avec nous ! voulut-elle crier. *Nous ne sommes personne. Personne ! Juste d'humbles voyageurs qui essaient de gagner leur vie et de manger à leur faim pour ne pas mourir avant l'hiver.*

Mais ces soldats gras et bien portants avaient volé le lapin que Waleran et elle avaient eu tant de mal à attraper. Il était hors de question qu'ils s'en tirent à si bon compte !

Désemparée, Katerina regarda Bomal installer brutalement Waleran en selle derrière le jeune soldat. Elle tenta de sourire à son ami quand il lui lança un regard terrifié, pitoyable. Elle ne céderait pas à la panique, à ce sentiment de vulnérabilité qui montait en elle et risquait de l'affaiblir. Une poignée de soldats stupides ne suffirait pas à l'arrêter. Elle trouverait un moyen de leur faire payer leur brutalité — elle trouvait toujours.

— Ne t'en fais pas, Waleran, murmura-t-elle tandis que les chevaux s'éloignaient dans un tonnerre de sabots en direction de la forêt, au nord. Je vais te sauver.

*
* *

Lussac, comte de Belbigny, s'accouda à la rambarde de bois du gaillard et regarda les derniers soldats qui se frayaient un chemin jusqu'à la plage. Il y avait là un mélange de mercenaires et de seigneurs anglais en exil, tous unis par leur obéissance à la reine. Certains parvenaient à grimper dans les quelques barques qui avaient fait la traversée à bord des navires depuis le Hainaut. Les autres pataugeaient lamentablement, gênés par le poids de leur armure, dans l'eau qui leur montait aux genoux. L'air frais du matin résonnait de bruits d'éclaboussures et de jurons étouffés. Derrière Lussac, les grandes voiles carrées, libérées de leurs cordages, pendaient dans la brise. Il leur avait fallu deux jours pour arriver des Flandres. Deux longues journées et deux nuits interminables passées sur une mer agitée, rendue mortelle par une tempête inattendue qui leur avait fait perdre le cap. Ils avaient accosté à l'aube, sans savoir exactement où ils se trouvaient. Ils pouvaient être n'importe où sur la côte est de l'Angleterre, au nord de l'embouchure du fleuve qui menait à Londres.

— Descends, Lussac, tu es le dernier ! cria-t-on depuis l'une des barques qui étaient venues se ranger le long de la coque du navire.

Lussac se pencha par-dessus la rambarde. Quelques mèches de cheveux châtain retombèrent sur son front hâlé. Il chercha un instant l'homme qui l'avait appelé de sa voix familière et qui était à présent caché dans l'ombre du bateau.

— Allez, viens ! Tu veux donc repartir sur le continent ? Les navires vont lever l'ancre.

Lussac sourit amèrement, crispé sur la rambarde. Il était hors de question qu'il retourne en Flandres. Après quatre années passées à combattre ses démons, sans jamais parvenir à se débarrasser de l'ombre amère qui ternissait son cœur, il avait enfin trouvé une échappatoire, grâce à son ami le roi Charles de France. Quand Isabelle, sœur cadette de Charles, avait décidé de renverser son époux

le roi Edward II d'Angleterre en emmenant une armée d'invasion dirigée par Roger Mortimer, Charles avait proposé à Lussac de prendre place à bord de la flotte en partance. Une fois sur le sol anglais, il aurait enfin une chance de se venger et de guérir son âme torturée.

Bien entendu, Lussac avait accepté l'offre de son ami sans hésiter un seul instant. Les années qui s'étaient écoulées n'avaient pas su apaiser sa douleur, effacer ses souvenirs. Aujourd'hui encore, des images atroces revenaient le hanter comme si le drame s'était passé la veille. Les couleurs vives, horriblement nettes, dessinaient encore les panaches de fumée sale au-dessus de son foyer ainsi que les poutres calcinées qui s'effondraient au moindre souffle dans des nuages de cendres étouffantes. Il revivait aussi la course affolée, essoufflée, jusqu'au sommet de la tour pour retrouver sa famille... Plus le temps passait, plus Lussac souffrait, à la fois désespéré et rageur. Sa soif de vengeance le consumait, brûlait au fond de sa poitrine, dans ses veines. Amère. Insoutenable. Parfois même, il sentait son goût répugnant dans la bouche. Contre la peau nue de son poignet, le bracelet de cuir était noué serré, irritant sa chair, lui rappelant toujours cette journée fatale. Récupéré sur la scène du crime, il était le seul indice que Lussac avait trouvé pour tenter d'identifier le chevalier anglais qui avait tué sa famille...

Sans se soucier de l'échelle de corde qui avait été déroulée le long du flanc du navire, Lussac plaça une main alerte sur la rambarde et sauta avec souplesse dans la barque, atterrissant droit sur ses jambes pour se stabiliser et ne pas tomber à l'eau. La barque se mit à tanguer sous le poids de son grand corps en armure, et faillit se retourner.

— Doucement ! cria son compagnon en s'agrippant aux rames pour ne pas les laisser glisser dans l'eau. Tu vas nous faire chavirer !

— Philippe, c'est toi ?

Lussac s'assit en face de son ami et le dévisagea,

surpris. Puis, cédant à l'amusement, il étendit ses longues jambes dans la barque, et sourit. Ses cuisses étaient protégées par sa cotte de mailles, et ses mollets par ses bottes en solide cuir d'Espagne, à présent tachées par l'eau de mer. Chaque pli était marqué d'une traînée de sel blanche et séchée.

— Dis-moi que je rêve, reprit-il. Un noble qui rame ?

Philippe grimaça et chassa une mèche folle de ses yeux. Son visage poupin était recouvert d'un voile de sueur et ses joues rebondies paraissaient plus rouges encore que d'habitude. Il ne portait pas de heaume et le capuchon de sa cotte de mailles était repoussé sur sa nuque.

— Tu crois que j'ai eu le choix ? répliqua-t-il, déjà essoufflé alors que la berge était encore loin d'eux.

Il manœuvra maladroitement à l'aide de ses rames pour écarter la barque du navire.

— Je ne crois pas que la reine sache qui je suis, ajouta-t-il, bougon. Moi ! Philippe, comte de Garsan ! Obligé de venir te chercher comme un simple écuyer ! Quand je pense que tout le monde tourne autour d'Isabelle en ne se souciant que de son confort... Regarde : ils ont déjà monté une tente pour elle.

— Et allumé un feu, remarqua froidement Lussac.

En effet, un panache de fumée s'élevait de la plage de galets pour dessiner ses volutes blanches dans le ciel doré du petit matin.

— Espérons qu'on n'attirera pas trop l'attention. Nous ne savons pas encore si nous sommes en sécurité, ici...

— C'est ce que je leur ai dit ! glapit Philippe triomphalement en frappant son ventre rond sous le lainage tendu de sa tunique. Exactement ce que je leur ai dit ! Mais tu crois qu'ils m'auraient écouté ? Non ! Mortimer prétend que notre reine et ses suivantes meurent de froid après l'horrible voyage qu'elles ont fait, et qu'il faut les réchauffer. Seigneur, cet homme serait capable de tout pour elle... Je sais qu'ils essaient de cacher leur liaison,

mais il faudrait être franchement aveugle pour ne se rendre compte de rien !

Il jeta un bref regard à Lussac et dut reconnaître son expression froide et fermée habituelle car il s'empessa d'ajouter :

— Non pas que tout cela te concerne...

Lussac haussa les épaules, les lèvres pincées. Philippe avait raison. La romance entre la reine et son commandant, Roger Mortimer, n'avait pas la moindre importance à ses yeux. Rien n'avait d'importance, à l'exception de sa quête personnelle. Il devait à tout prix retrouver l'homme qui avait assassiné sa famille. S'il était reconnaissant envers la reine, c'était uniquement parce que la campagne qu'elle menait, destinée à renverser son époux, lui avait enfin donné l'occasion de se rendre en Angleterre.

— Tu veux que je rame ? proposa-t-il à Philippe.

À présent qu'ils n'étaient plus à l'ombre du navire, la surface de l'eau scintillait comme un voile brodé de diamants.

— Avec plaisir, répondit son ami en s'essuyant le front d'un revers de la main. Il m'a fallu une éternité pour venir te chercher à bord.

Les deux hommes échangèrent leurs places. Lussac attrapa les rames et les plongea rythmiquement dans l'eau, sans la moindre peine. À chaque coup de rame, une pluie de gouttelettes translucides s'élevait dans les airs. Philippe soupira et s'affala dans le fond de la barque, les yeux fermés, offrant son visage à la faible chaleur du soleil de septembre. La lumière dansait sur l'eau, de plus en plus aveuglante. Des oiseaux marins passaient en vol au-dessus de la barque et s'éloignaient vers le large avec de grands cris discordants, avant de changer brutalement de direction sans raison apparente.

Au bout de quelques instants, Philippe rouvrit les yeux.

— Dieu merci, le temps s'est arrangé. Je n'aurais pas supporté de devoir dormir sous une tente dans une

tempête semblable à celle qui nous a surpris pendant le voyage...

— Je pense que la reine demandera l'hospitalité chez ses alliés, répondit Lussac en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour voir à quelle distance était la plage. À mon avis, elle n'a pas non plus l'intention de dormir sous une tente.

Ils arrivèrent bientôt sur la longue étendue de la plage balayée par les vagues. Les galets roulèrent sous la barque quand ils la tirèrent sur la berge. Lussac disposa les rames dans le fond de l'embarcation et s'engagea dans l'eau peu profonde, écoutant vaguement Philippe qui grommelait derrière lui à cause de l'humidité. L'eau imprégnait leurs bottes, leurs chausses de mailles, mais Lussac s'en moquait. Il était habitué à vivre dans ces conditions difficiles, à être mouillé, poisseux et à avoir froid : depuis des années, il passait ses hivers dans des camps, participant aux combats perpétuels le long de la frontière entre la Gascogne, tenue par les Anglais, et la France. Se battre, toujours se battre. C'était sa vie. Sans cela, il cesserait sans doute d'exister.

— Ah, Lussac ! s'écria Mortimer en les voyant approcher.

Ses grandes enjambées volontaires se faisaient maladroites sur les galets instables. C'était un grand homme mince, à la silhouette anguleuse. Tout en lui, depuis ses cheveux de jais, ses yeux marron, jusqu'à sa tunique grise et sa cape noire, le faisait ressembler à un corbeau. Il donna à Lussac une grande tape dans le dos, tout en le dévisageant avec intérêt.

— Comment se portent les femmes ? demanda Lussac avec un petit sourire poli.

Les suivantes de la reine avaient souffert pendant le voyage, rendues malades par le violent tangage des navires. Mortimer leva les yeux au ciel.

— Elles ne vont pas très bien, répondit-il. Isabelle se plaint d'avoir faim, comme les autres. Franchement,

à les voir, on pourrait croire qu'elles s'attendaient à un voyage de plaisance, pas à une invasion...

— Avons-nous encore des vivres ?

— Le pain est imbibé d'eau de mer... et le lait a tourné. Nous n'avons pris que les provisions nécessaires à la traversée, expliqua Mortimer en jetant un regard désespéré à l'étendue de dunes nues qui les entourait. En partant des Flandres, nous avons prévu d'arriver en vue des terres du comte de Norfolk. C'est un vieil allié de la reine et il nous aurait offert le vivre et le couvert sans difficulté.

— Mais l'orage nous a fait perdre le cap, intervint Philippe.

Lui, mieux que personne, devait comprendre la douleur de la reine car Lussac entendait son estomac gargouiller avec insistance.

Mortimer jeta un vague coup d'œil à ce petit homme replet sans paraître le voir. Finalement, il se tourna de nouveau vers Lussac.

— Dès que les premiers chevaux ont été débarqués, j'ai envoyé des soldats en reconnaissance pour savoir où nous étions et pour trouver à manger. Mais ils ne sont toujours pas revenus !

Lussac examina les hommes rassemblés en groupes le long de la plage et qui attendaient, moroses. Ils étaient fatigués, affamés ; certainement pas en état de se mettre en marche. Les quelques chevaux appartenant aux nobles étaient installés derrière la tente de la reine, secouant leurs queues dans la brise. Il était hors de question d'attendre avec tout le monde et de ressasser sans fin les événements du voyage, ou de regarder la mer en silence. Hors de question de trop réfléchir...

— Je vais partir à leur recherche, proposait-il. Ils ne sont sûrement pas allés loin.

— Non, impossible ! s'écria le commandant d'un air horrifié.

Lussac avait le même rang que lui et était ami du roi de

France. Ils avaient grandi ensemble et Mortimer n'osait sans doute pas envoyer un homme de haut lignage faire un travail d'éclaireur. L'espace d'un instant, il regarda Philippe d'un air dubitatif.

— Je tiens à y aller, insista Lussac.

Comment expliquer l'agitation constante qui le poussait à avancer, toujours avancer ? La tension qui courait dans ses membres, qui l'empêchait de s'asseoir, de penser, de prendre le temps de regarder un oiseau s'envoler ou d'admirer le ballet des vagues qui venaient s'écraser sur les galets ? Non, ce genre de contemplation, il le laissait aux autres ! Si jamais il se permettait de réfléchir oisivement, les horreurs de son passé reviendraient le hanter. Des images atroces se peindraient devant ses yeux — des images qu'il préférait oublier. Il valait mieux pour lui qu'il bouge, qu'il se jette à corps perdu dans toutes les batailles, toutes les embuscades. N'importe quoi pourvu qu'il ne puisse jamais se poser et ruminer son passé. Jamais.

Meriel Fuller

LA TRAHISON D'UNE LADY

Angleterre, 1326

Lorsque Lussac de Belbigny lui propose d'intercéder auprès de la reine Isabelle pour délier le mariage de convenance qui a motivé sa fuite, Katerine a le souffle coupé. Jamais elle n'avait espéré un tel bonheur ni songé à abandonner le masque de sa nouvelle identité, pour reprendre sa vie paisible d'autrefois. Mais bientôt Lussac, le regard malicieux, ajoute une condition à son offre : le conduire jusqu'au château des Dauntsey dans sa famille pour obtenir vengeance...

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

ROMAN INÉDIT - 7,05 €
1^{er} février 2019



2019.02.39.6427.2
CANADA : 11,99 \$